

Éric Hocquette

**L'influence mahfuzienne dans l'œuvre de
Naïm Kattan**

Abstract

In view of his work and the elements present in his writings, Naïm Kattan can easily be described as a man of duality. Duality in textuality, but also in terms of literary influence. The child of Baghdad has made French literature his own, and has undeniably integrated it into his universe. However, this integration was not synonymous with rejecting or forgetting his original literary world. On the contrary, despite an essentially Western/Canadian literary universe, Kattan's writings are clearly influenced by Eastern influences, particularly Mahfouzian. The textual and non-textual similarities between the two authors are such as to confirm this oriental influence, which complements the French influence and confirms the author's attraction to duality.

Résumé

Au regard de son œuvre et des éléments présents dans ses écrits, on peut aisément qualifier Naïm Kattan d'homme de la dualité. Dualité dans la textualité, mais également en termes d'influence littéraire. L'enfant de Bagdad a en effet fait sienne la littérature française/francophone et l'a indéniablement intégrée dans son univers. Cette intégration n'a cependant pas été pour autant synonyme de rejet ou d'oubli de son monde littéraire originel. Au contraire, malgré un univers littéraire essentiellement occidental/canadien, on retrouve dans les écrits kattaniens une influence orientale manifeste, et plus particulièrement mahfouzienne. Les similitudes textuelles ou non textuelles entre les deux auteurs sont telles qu'elles confirment cette influence orientale, cette dernière complétant l'influence française, et confirmant cet attrait de l'auteur pour la dualité.

Dans la thèse que j'ai soutenue en 2019 intitulée *Exil et identité dans l'œuvre de Naïm Kattan*, j'ai pu dépeindre une caractéristique particulière de l'écriture kattanienne, que l'on retrouve jusque dans la pensée même de l'auteur à tel point que l'on peut la qualifier d'obsessionnelle : la dualité². J'ai pu également mettre en lumière l'influence indéniable d'André Malraux et d'Albert Camus dans l'œuvre de l'auteur, deux intellectuels qu'il a toujours admirés². En plus des nombreuses similitudes entre certains personnages dans les différents univers, on distingue dans l'œuvre kattanienne aussi bien l'absurde et la révolte au sens camusien du terme (mais aussi dans sa version malrussienne) que la fraternité chère à André Malraux. C'est sans compter la notion d'exil chez Naïm Kattan qui n'est pas sans rappeler l'appel au départ (et à l'action) d'André Malraux.

Je me suis dès lors posé la question de savoir si la dualité dans l'écriture de Naïm Kattan pouvait se retrouver également dans ses influences. Dans son roman premier autobiographique, l'auteur parle volontiers de son amour inconsidéré et de son immense respect pour les poètes classiques arabes comme Al Zahawi ou Al Moutan-

nabbi, et avoue également une certaine admiration pour des auteurs plus contemporains comme le poète libanais Gibran Khalil Gibran ou pour les Égyptiens Tawfik al Hakim et Taha Husayn sur lesquels il a d'ailleurs écrit des articles, et qu'il cite également dans son essai *La Mémoire et la promesse*³. Cet amour et ce respect pour ces auteurs arabes classiques ou modernes ont-ils eu le même impact que celui évoqué pour André Malraux et Albert Camus ? Ou y a-t-il d'autres auteurs arabes qui aient pu jouer ce rôle ?

Dans l'essai de Simone Douek intitulé *Naïm Kattan, l'écrivain du passage*⁴, la femme de lettres Vénus Khoury-Ghata⁵ associe l'œuvre de Naïm Kattan à celle de l'intellectuel égyptien Naguib Mahfouz considérant que chez les deux hommes le « peuple est toujours induit en erreur par ceux qui le gouvernent » pointant ainsi son caractère malléable, manipulable⁶. Mais à y regarder de plus près, la comparaison de Vénus Khoury-Ghata va beaucoup plus loin.

Un style et une technicité commune

En analysant les deux œuvres, on constate tout d'abord que les deux hommes ont suivi un parcours similaire en termes de genres et de styles ; le roman occupe une place prépondérante, même si le théâtre et l'essai comptent parmi le type d'ouvrages qu'ils affectionnent. Dans son essai *Le Roman arabe*⁷, Khadim Jihad Hassan rappelle que dans l'œuvre de Mahfouz l'ambiance des nouvelles et des pièces de théâtre restera la même que dans le roman⁸. Un phénomène identique chez son confrère irakien et que l'on peut comprendre au regard de l'influence qu'a eu l'intellectuel égyptien sur ce genre littéraire. Naguib Mahfouz est indéniablement celui qui a révolutionné le roman arabe, influant tant les autres auteurs égyptiens de son époque, mais également ceux du monde arabe comme l'écrivain irakien Dhounnoun Ayoub par qui « le roman irakien entame un pas décisif vers le réalisme social » et qu'il « sort de son caractère vague et impressionniste »⁹. Ce dernier n'est pas inconnu pour Naïm Kattan ; c'est effectivement dans la revue littéraire *Al-Majala* dont Ayoub était le directeur que le jeune Kattan publia sa première nouvelle. Peut-on ainsi affirmer que l'influence mahfuzienne chez cet écrivain en devenir date de cette époque ?

La poésie est un style peu usité par les deux hommes, un choix justifié par Naïm Kattan du fait de son caractère trop pesant, trop cadré, synonyme de complexité, et rempli de « fioritures ». En plus de mener sur le chemin des abstractions, des concepts dont il a peur, elle n'est pas pour lui un outil efficace pouvant décrire efficacement le réel tel qu'il le conçoit¹⁰. Seule la narration convient le mieux pour aborder son sujet principal : la vie. Même lorsqu'il écrit des essais, il aborde la chose sous l'aspect de la narration¹¹ qui est pour lui une forme de dialogue, d'échange. Ce penchant pour ce style s'explique aussi par son rapport avec la Torah et les textes religieux qui l'ont fortement influencé¹².

En termes de technique d'écriture, on retrouve également chez les deux auteurs des ressemblances à commencer par l'utilisation de flash-back. Une technique utilisée pour la première fois par Naguib Mahfouz en 1961 dans *Le Voleur et les chiens*, et qui sera reprise par la suite dans d'autres ouvrages. Naïm Kattan l'utilisera notamment dans son roman *Le Veilleur*¹³. Comme chez son homologue égyptien, l'intrigue se construira sur une alternance, une dualité entre le présent et le passé. Il reprendra cette technique plus tard, notamment dans son roman *Le Gardien de mon frère*, où¹⁴ l'intrigue est découpée sur une alternance des pensées des deux principaux protagonistes sur des événements qu'ils ont en commun. Grâce à ce découpage, l'auteur met ainsi en perspective leurs pensées, chacun pouvant donner sa propre vision, sa propre version sur des faits. Cette alternance de voix dans *Le Gardien de mon frère* n'est pas sans rappeler à nouveau le roman de Naguib Mahfouz *Le Voleur et les chiens* dans lequel on retrouve cette variation dans la voix narrative qui alterne entre la description et le monologue intérieur. Une technique qui brise encore un peu plus la linéarité du récit et son unité. Dans *Miramar* (1967), il ira même jusqu'à utiliser une forme de récits multiples à la première personne.

Ce procédé crée une sorte de dialogue indirect entre les deux personnages, le lecteur devenant ainsi une sorte de thérapeute écoutant ce « couple en crise ». D'autres romans de Naïm Kattan sont caractérisés par ce procédé, mais de façon plus parcelleuse, comme dans *L'Amour reconnu*, *Farida*¹⁵, ou encore dans *L'Anniversaire*¹⁶.

La précision des mots choisis est une autre caractéristique commune aux deux œuvres. Pour Naïm Kattan, chaque mot représente une chose, et ne doit pas en représenter une autre. D'où la nécessité de peser chaque mot, chercher à utiliser celui qui exprimera avec précision un sentiment, une action, une description. Un souci du détail, du sens, qui s'explique du lien particulier de la parole et des mots dans la culture arabo-musulmane ou dans le judaïsme. La parole est un élément sacré du fait de son lien avec le divin ; c'est par la parole que Dieu créa le monde et l'homme, qu'il s'adressa directement aux hommes, et c'est essentiellement par la prière que les hommes s'adressent à lui. Parole et mot sont auréolés d'une puissance qui, dans sa version humaine, est cependant à prendre avec précaution. Mal utilisés, ils peuvent se transformer en arme de « destruction massive », pouvant devenir un outil maléfique si l'homme se les approprie dans le but de dominer l'Autre comme l'affirme Naïm Kattan, le transformant à moyen terme en dictateur¹⁷. D'où cette nécessité, voire cette obligation de l'utiliser à bon escient.

L'exemple le plus marquant de ce souci du mot dans l'œuvre du prix Nobel de littérature 1988 est incontestablement son roman *Le Fils de la médina* (1959). Dans cette version romanesque des livres saints des trois religions monothéistes, Mahfouz a conservé le caractère religieux de ses personnages en leur donnant un autre prénom qui ne les éloigne pas de leurs noms originels : on retrouve ainsi le couple Adham

(Adam) et Umayma (Ève — Umayma est le diminutif de *umm* qui signifie *mère* en arabe) ou encore Jabal (Moïse) est une référence à Jabal Mūsà qui correspond au lieu où Dieu s'est adressé à Moïse dans la tradition musulmane.

De son côté, Naïm Kattan perpétua également ce travail de précision dans le choix des noms de ses personnages, prenant en exemple la Bible dans laquelle un nom n'est jamais anodin, ou choisi arbitrairement¹⁸. Un constat qu'il s'applique dans certains de ses ouvrages comme dans *L'Anniversaire* ou *Le Gardien de mon frère*¹⁹.

Ce souci du détail, du mot choisi dans l'œuvre de Naïm Kattan se comprend au regard d'un constat que l'intellectuel de Montréal décrit dans différents ouvrages : l'homme moderne s'est enfermé dans un phénomène d'incommunicabilité qui s'explique du fait que les mots ont perdu de leur force, ils sont vides et/ou se sont vidés de leur sens, se sont aseptisés rendant ainsi la communication avec l'Autre de plus en plus difficile, ou les rendant incapables de décrire le réel. Une obsolescence et une aseptisation des mots qui s'expliquent parfois par une volonté d'atténuer la réalité et d'éviter ainsi le choc d'une vérité douloureuse, difficile à supporter.

On constate enfin que les univers des deux intellectuels sont également similaires en termes d'environnement et de personnages. Chez Mahfouz et chez Kattan, les personnages sont pour la plupart des personnages ordinaires, venant de différents milieux. Chez l'un, les personnages sont majoritairement musulmans habitant au Caire, alors que pour le second, on a affaire à des Juifs canadiens vivant essentiellement à Montréal. Un phénomène qui s'explique du fait que les deux hommes se sont appuyés dans leur travail d'écriture sur ce qu'ils connaissaient le mieux, des endroits où ils ont passé une grande partie de leur vie.

L'influence religieuse

Naguib Mahfouz était très sensible à la question du religieux, du sacré, lui qui a grandi dans une famille où la religion a joué un grand rôle. Une époque dont il garde un souvenir tendre et qui explique, comme le souligne Bacima Ajjan-Boutrad dans son ouvrage *Le Sentiment religieux dans l'œuvre de Naguib Mahfouz*²⁰ que le sacré fasse partie intégrante de son œuvre. Une présence qui dépasse d'ailleurs le cadre du roman *Les Fils de la médina* qui, en plus de la similitude des personnages mahfuziens avec ceux des Écritures saintes, a une structure similaire à la Torah et au Coran (114 chapitres qui évoquent les 114 sourates du Coran, et cinq livres qui rappellent le Pentateuque). En effet, on retrouve dans les détails les plus insignifiants de la vie quotidienne de ses personnages, dans la plupart de leurs propos, leurs noms, ceux des lieux, mais également dans l'intitulé même des ouvrages de l'auteur cette présence du sacré²¹. Même s'il est vrai que l'islam occupe une place prépondérante, c'est en réalité la religiosité, la foi, la spiritualité qui sont au cœur l'œuvre mahfuzienne.

Plus qu'une sensibilité, on peut parler d'un profond respect pour le fait religieux et l'islam chez l'intellectuel égyptien comme en témoigne sa prise de position à la suite de la condamnation et l'interdiction prononcée par l'Université religieuse d'Al-Azhar contre son roman *Les Fils de la médina*. Face à cette critique, il préféra se ranger à cette décision considérant cette institution la plus apte à « *défendre l'islam contre les milieux extrémistes* »²². À cela, s'ajoute sa critique envers l'écrivain Salman Rushdie et son livre *Les Versets sataniques*, ouvrage qu'il jugea insultant envers l'islam, alors même qu'il avait pris sa défense après la condamnation de l'ayatollah Khomeini.

À l'image de son confrère égyptien, le fait religieux occupe une place prépondérante dans l'univers kattanien, dans ses écrits, dans son travail. Pour Naïm Kattan, la religion juive, tout comme la langue et la culture arabe, constitue un élément fondamental de son identité. Une religion dont il est fier et avec laquelle il a œuvré toute sa vie pour maintenir un lien fort et vivant. Quand bien même ses « moments de rébellion », il ne pouvait s'empêcher de respecter certains préceptes comme la célébration de *Yom Kippour*²³. Ce lien peut se comprendre également du fait que Naïm Kattan se soit approprié le livre saint en s'identifiant à son contenu, en faisant sien le récit biblique. Une identification personnelle aux saintes Écritures qui s'est renforcée avec les similitudes qu'il a trouvées entre certains membres de sa famille et des personnages bibliques²⁴.

Cette appropriation tend à expliquer pourquoi l'univers kattanien est majoritairement constitué de personnages juifs, l'intrigue se déroulant parfois même au cœur de la communauté juive comme dans *Adieu Babylone*²⁵ ou *Le Veilleur*. Du fait même, les références au judaïsme sont multiples et se retrouvent quelquefois dans certains titres d'ouvrages. On peut citer le recueil de nouvelles *Dans le désert*²⁶ ou encore *Le Gardien de mon frère*. Alors que le premier fait référence au troisième livre de la Torah, le second rappelle le verset du livre de la *Genèse* qui intervient après le meurtre d'Abel par son frère Caïn : « L'Éternel dit à Caïn : *Où est Abel ton frère ?* Il répondit : *Je ne sais ; suis-je le gardien de mon frère ?* »²⁷. L'exode du peuple juif est aussi présent dans des titres comme *La Traversée*²⁸ et *Le Long retour*²⁹.

Plus que des références aux textes saints, on constate dans certains ouvrages fictifs de Naïm Kattan des ressemblances avec des épisodes bibliques, l'exemple le plus frappant étant le roman *Le Gardien de mon frère* qui n'est que la version romanesque de l'histoire d'Ésaü et de Jacob. Même si Naïm Kattan prend quelques libertés avec le texte originel et fait écho au roman de Naguib Mahfouz *Les Fils de la médina*, l'inspiration biblique apparaît indéniable tant les similitudes avec les personnages bibliques sont multiples, que ce soit leur tempérament, leur rapport avec les femmes, avec leurs parents, ou dans certains épisodes de leurs vies.

La présence de la Bible se retrouve également dans l'univers kattanien à travers l'évocation du personnage de Job. Pour l'intellectuel irako-canadien, tout comme dans la tradition juive, Job est la symbolisation de la patience, de la soumission et du respect inconditionnel à Dieu, et ceci malgré les épreuves. Personnage important chez Naïm Kattan dans la mesure où il le mentionne dans certains essais comme dans *La Mémoire et la promesse*³⁰ dans lequel il brosse le portrait du prophète, Job transparaît aussi à travers certains personnages kattanien comme Julia, dans *Le Long retour* ou Ezra dans *La Fortune du passager*³¹. Tous les deux connaîtront des malheurs divers, et malgré cela, ils n'auront pas cessé de se battre pour finalement connaître le bonheur et/ou récupérer ce qui leur a été ôté.

La liturgie juive consacre une part importante à la thématique de l'exil à travers le rappel des différents épisodes exiliques³², ou indirectement par le biais de la vie de certains personnages bibliques. On peut citer Abraham, que Naïm Kattan qualifie de « père des immigrants »³³, Jacob, Joseph, Moïse ou encore Adam et Ève qui furent les premiers exilés à la suite de leur expulsion du Jardin d'Éden³⁴. Au regard du rapport de l'auteur avec la religion, on comprend pourquoi cette question est omniprésente dans son œuvre. Présente dans les titres d'ouvrages, comme évoqué précédemment, voire dans certains titres de chapitres comme *Les Nomades et les errants*³⁵ ou *L'Exil recommencé*³⁶, l'exil est également présent à travers la figure de certains personnages eux-mêmes exilés comme les parents de René dans *L'Anniversaire* ou le père de Mounira dans *Le Réveil des distraits*³⁷.

Cette thématique est elle-même renforcée indirectement par la thématique du voyage redondante à plus d'un titre comme nous allons le voir ; en effet, nombreux sont les personnages qui sont sur la route, voyageant à travers le monde comme Gabriel dans *Le Gardien de mon frère*, Léo Schwartz dans *Le Long retour*, ou encore Pierre-Nathan dans *La Célébration*³⁸. On comprend à la lecture de ces ouvrages que ce voyage découle pour ces personnages d'une volonté de fuir un conflit familial ou une déception amoureuse, transformant ce voyage en exil volontaire. Mais ce choix de tout quitter n'est pas la seule solution utilisée par les personnages kattanien qui font face à des situations d'inconfort. Certains protagonistes recourent à d'autres subterfuges, les premiers étant l'amour et/ou le sexe qui deviennent des refuges pour ces individus tourmentés. À travers ces « remèdes », on voit à nouveau transparaître cette idée de voyage ; dans la pensée kattanienne, chaque individu représente un univers à part, unique que l'on cherche à découvrir, comprendre, voire conquérir. La rencontre entre deux individus s'assimile dès lors à la découverte de nouveaux territoires jusqu'ici inconnus.

En termes de subterfuges, on peut également citer les passions au sens générique, et pas uniquement les passions amoureuses. Raphaël, dans *Le Gardien de mon frère*, ou bien Farida dans le roman du même nom, trouvent refuge dans la musique, tandis

que d'autres comme Julien dans la nouvelle *Une Fin*³⁹ se jettent à corps perdu dans le travail. Mais force est de constater que dans la littérature kattanienne ces différents stratagèmes, même s'ils peuvent apparaître salutaires pour éviter de sombrer dans un mal-être profond, s'avèrent inefficaces. Ils mettent temporairement en suspens les problèmes auxquels doivent faire face ces personnages, problèmes qui refont surface aussitôt la consommation terminée et la dissipation des effets de cette plénitude. À l'image des consommateurs de drogues, la personne en souffrance s'enfermera dans un cercle vicieux en y ayant recours de façon répétitive. Pire, ces subterfuges amplifieront parfois ce mal-être en créant une forme de dépendance chez ces individus pour qui toute notion de plaisir fait place à un acte mécanisé. L'individu passionné s'écartera même de ses devoirs naturels, voire s'isolera des autres, renforçant *de facto* cette idée d'exil. Une souffrance qui nous ramène aussitôt à l'étymologie du mot « passion » dont le premier sens de « souffrance » a tendance à être oublié⁴⁰.

Pour conclure sur ce point, rappelons l'étymologie du mot « exil »⁴¹ et son sens en vieux français qui évoque non seulement cette notion de bannissement, mais aussi un état de détresse, un malheur, un tourment⁴². À ce titre, les personnages kattaniens que l'on peut qualifier d'exilés sont légion, certains le sont même parfois doublement cumulant souffrance émotionnelle ou psychologique, fuite physique et/ou fuite virtuelle.

Une société en quête d'identité

L'univers mahfuzien est lui aussi caractérisé par la présence relativement importante de personnages perdus, tiraillés, en proie au doute, des personnages qui cherchent leur place dans un monde en perpétuel mouvement. On constate qu'ils sont souvent face à une double remise en question, identitaire et religieuse, qui les plonge parfois dans un mal-être prégnant, voire parfois dans des situations contradictoires. Naguib Mahfouz, comme le fera par la suite Naïm Kattan, s'inspire d'une société dans laquelle il vit, qu'il a analysé, pour ensuite la retranscrire dans ses écrits. Cette société, c'est celle d'une Égypte qui retrouve son indépendance après des années d'occupation anglaise, occupation qui a laissé des traces profondes. Tiraillée entre le souvenir d'un passé pharaonique glorieux et un passé colonial dont elle essaie de se débarrasser, la société égyptienne se cherche. Partagée entre différents courants (nationalisme, fondamentalisme religieux, socialisme) qui s'affrontent pour prendre le leadership, elle cherche à se (re)construire. À cela, s'ajoute ce tiraillement sur le fait religieux remis en question par les nouvelles idéologies européennes qui se sont répandues dans la société égyptienne durant l'occupation. Même si pour Naguib Mahfouz, il n'y a pas d'incompatibilité entre cette modernité européenne et l'islam, il n'en va pas de soi pour l'égyptien lambda qui apparaît fragile/fragilisé sur cette question du fait, en partie, d'un manque d'esprit critique, d'une pensée consciente et solide de la compréhension et de l'interprétation de la religion face aux nouvelles idéologies et aux nouveaux développements sociaux⁴³.

Tout comme son homologue égyptien, Naïm Kattan évoque en filigrane dans ses écrits une origine identitaire et religieuse à cette situation. Mais d'autres facteurs, qu'il a analysés tout au long de son œuvre, tendent à expliquer ce mal-être ambiant, à commencer par cet individualisme qui s'est imposé au fil des siècles dans nos cultures. L'homme moderne s'est replié sur lui-même, privilégiant le « Je » au détriment de l'Autre. Le rejet du passé joue également un rôle non négligeable dans cette situation. Pour l'écrivain irako-canadien qui est irrémédiablement un homme du présent, qui le privilégie, voire plébiscite un *carpe diem* assumé, la vie est, et se doit d'être présent, d'être jouissance. Ceci ne signifie aucunement une négligence du passé. La rupture, voulue ou non, avec le passé est à l'origine des questions existentielles qui tiraillent l'homme. Or, s'il n'est pas négligé, le passé peut être une source d'amélioration, d'enrichissement, et peut permettre d'éviter de renouveler des erreurs, voire de supporter un présent difficile en devenant un refuge. De plus, on ne peut fuir indéfiniment qui nous sommes — cela est même voué à l'échec — car notre passé, notre alpha identitaire est marqué au fer rouge au plus profond de nous-mêmes⁴⁴. Une position que l'on retrouve tout au long de l'œuvre de Naguïb Mahfouz, que ce soit dans *Les Fils de la Médina* ou dans *Karnak Café* : « Pourquoi se lamenter sur les choses aussi inexorables que le lever et le coucher du soleil ? »⁴⁵.

D'où cette invitation à nous accepter, et surtout, éviter des subterfuges qui s'avéreront irrémédiablement inefficaces. Ils ne nous protégeront ni des autres ni du monde. Même le recours au « masque » derrière lequel nous pourrions nous cacher (thématique importante dans la littérature kattanienne) sera sans effet. Nous finirons par vivre dans le déni, ou par procuration, quitte à être malheureux, à rendre malheureux nos proches. Pour Naïm Kattan, nous devons en finir avec cette vie que nous avons transformée en spectacle, un spectacle dans lequel nous sommes autant acteurs que spectateurs.

Conclusion

Nombreuses sont les similitudes entre Naïm Kattan et Naguïb Mahfouz, que ce soit en termes d'écritures, au niveau stylistique ou encore dans les thématiques abordées, en particulier la question religieuse et le mal-être ambiant dans la société moderne. Même si les réponses apportées par les deux hommes diffèrent un peu sur cette dernière question, l'un faisant d'une certaine façon l'apologie du passé pour permettre à l'homme de se retrouver, et que le second préconise la jouissance de l'instant présent (sans pour autant faire abstraction ou dénigrer le passé), les deux se rejoignent sur ce constat sévère d'une société en questionnement. Ce constat nous invite dès lors à considérer que le second a indéniablement influencé le premier. Une influence qui s'explique par l'antériorité de Naguïb Mahfouz dans le domaine littéraire, en plus de son rayonnement et de son influence sur la littérature égyptienne et, de manière générale, arabe. Si l'on revient également sur l'hybridité culturelle de Naïm Kattan

qu'il assume et qui est reconnu en tant que tel par certains de ses pairs comme Yves Bonnefoy⁴⁶, la présence d'une influence mahfuzienne dans son écriture aux côtés de celles d'André Malraux et d'Albert Camus apparaît comme naturelle et évidente.

À cela, s'ajoute le rapport de Naïm Kattan avec le concept d'interculturalité, un concept qui correspond plus à la philosophie kattanienne, comme j'ai pu le développer au cours de ma thèse. Contrairement à des modèles culturels comme le multiculturalisme ou l'assimilationnisme, l'interculturalité met les différentes cultures, les différentes identités sur un pied d'égalité. Ce modèle culturel et sociétal invite également à la communication, au partage entre ces différentes cultures en vue de transcender l'homme, l'amener vers le progrès, l'amélioration de soi et de la société dans laquelle il évolue. Cette importance de l'interculturalité dans la pensée de l'écrivain irako-canadien nous ramène aussi à l'importance du personnage métissé dans la pensée kattanienne, personnage qui n'est autre que le représentant de ce modèle dans la mesure où il sert de passerelle entre les différents mondes. Un personnage que Naïm Kattan a bien pu cerner, comprendre étant donné qu'il était devenu lui aussi un métis culturel du fait de son parcours personnel. Partant de ce constat, et du fait que Naïm Kattan a rédigé trois romans autobiographiques se déroulant dans trois pays différents (Irak, France, Canada), ne pourrait-on pas avancer l'idée que l'auteur soit traversé par une troisième influence, américaine cette fois-ci ?

Éric Hocquette, Arabophone et hébreophone d'adoption, a obtenu son doctorat d'hébreu en 2019 à l'université de Lille (France) après avoir soutenu une thèse sur Naïm Kattan et sur son œuvre. Ses années d'études et celles qui ont suivi ont été l'occasion d'écrire quelques articles sur Naïm Kattan et sur les thématiques qu'il a abordé dans son œuvre dont « L'exil dans l'œuvre de Naïm Kattan – une chance plutôt qu'un handicap », un article paru dans un collectif dirigé par M. Abdelaziz Amraoui paru en 2020 intitulé *Littérature et mobilité*.

1

J'ai également pu étayer ce point dans un article paru dans la revue littéraire Tsafon (automne 2016 – hiver 2017) et intitulé *L'Obsession de la dualité chez Naïm Kattan*.

2

Voir dans Naïm Kattan, *Les Fruits arrachés*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1981 [1977], p. 167 – 168, ou encore dans Sophie Jama, *Entretiens avec Naïm Kattan*, Montréal, Éditions Liber, 2005, p. 60.

3

Naïm Kattan, *La Mémoire et la promesse*, Éditions Denoël, 1979, 160 pages.

4

Simone Douek, *Naïm Kattan, l'écrivain du passage*, Éditions Hurtubise, octobre 2002, 155 pages.

5

Vénus Khoury-Ghata (née en 1937) : femme de lettres française née au Liban, elle est membre de dix jurys littéraires dont ceux de l'Académie Mallarmé, du prix des Cinq Continents de la Francophonie, ou du Prix France- Québec.

6

Simone Douek, *op. cit.*, p. 133.

7

Khadim Jihad Hassan, *Le Roman arabe (1834 – 2004)*, Arles, Éditions Actes Sud, 2006, 365 pages.

8

Ibid., p. 77.

9

Ibid., p. 152.

10

Sophie Jama, *op. cit.*, p. 148.

11

Simone Douek, *op. cit.*, p. 73.

12

Ibid., p. 38 – 39.

13

Naïm Kattan, *Le Veilleur*, Canada, Éditions Hurtubise, 2009, 260 pages.

14

Naïm Kattan, *Le Gardien de mon frère*, Paris, Éditions du Rocher, 2004 [2003], 187 pages.

15

Naïm Kattan, *Farida*, Guernica Editions Inc, 2015 [1991], 248 pages (anglais).

16

Naïm Kattan, *L'Anniversaire*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2000, 164 pages.

17

Naïm Kattan, *Idoles et images*, Éditions Bellarmin, 1996, 171 pages.

18

Naïm Kattan, *Le Repos et l'oubli*, p. 149 – 150.

19

Sophie Jama, *op. cit.*, p. 160.

20

Bacima Ajjan-Boutrud, *Le Sentiment religieux dans l'œuvre de Naguib Mahfouz*, Éditions Actes Sud, 2008, 305 pages.

21

Ibid., p. 42, 68 et 70.

22

Mahfouz Naguib, *Les Fils de la médina*, France, Éditions Actes Sud, 1991 [1959], 628 pages. Voir l'avertissement du traducteur du roman p. 17.

23

Sophie Jama, *op. cit.*, p. 202.

24

Ibid., p. 11, et p. 22 – 23.

25

Naïm Kattan, *Adieu Babylone, mémoires d'un Juif d'Irak*, Paris, Éditions Albin Michel, 2003 [1975], 307 pages.

26

Naïm Kattan, *Dans le désert*, Montréal, Éditions Leméac, 1974, 153 pages.

27

Genèse, IV – 9.

28

Naïm Kattan, *La Traversée*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1976, 152 pages.

29

Naïm Kattan, *Le Long retour*, Canada, Éditions Hurtubise, 2011, 292 pages.

30

Naïm Kattan, *La Mémoire et la promesse*, p. 76 – 77.

31

Naïm Kattan, *La Fortune du passager*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1989, 343 pages.

32

Voir l'*Exode*, *2 Rois*, *2 Chroniques*, ou encore les *Lamentations*, *Esdras*, *Jérémie* ou *Ézéchiël*.

33

Naïm Kattan, *Idoles et images*, p. 17.

34

Genèse, III.

35

Naïm Kattan, « Les Nomades et les errants » in *La Mémoire et la promesse*, p. 13 – 17.

36

Naïm Kattan, « L'Exil recommencé » in *La Mémoire et la promesse*, p. 61 – 71.

37

Naïm Kattan, *Le Réveil des distraits*, Canada, Éditions Hurtubise, 2012, 299 pages.

38

Naïm Kattan, *La Célébration*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1997, 204 pages.

39

Naïm Kattan, « Une Fin » in *Le Sable de l'île*, *Le Sable de l'île*, éditions Gallimard, 1981, p. 35 – 51.

40

Passion : du grec *pathos* qui traduit l'idée de souffrance, de supplice, voire de la passivité. Définition donnée par le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales).

41

Exil : du latin *ex(s)ilium* qui signifie « bannissement » ou qui fait référence au « lieu d'exil ». Définition donnée par le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales).

42

Définition donnée par le dictionnaire Trésor de la langue française et le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales).

43

Bacima Ajjan-Boutrad, *op. cit.*, p. 105.

44

Naïm Kattan, *Carrefours d'une vie*, Éditions Hurtubise, 2016, p. 40.

45

Naguib Mahfouz, *Karnak café*, France, Éditions Actes Sud, 1991 [1974], p. 41 – 42.

46

Yves Bonnefoy (1923 - 2016) : poète et critique français. Il reçut, entre autres, le grand prix de poésie de l'Académie française en 1981. Voir l'ouvrage de Simone Douek *Naïm Kattan, l'écrivain du passage*, p. 100.